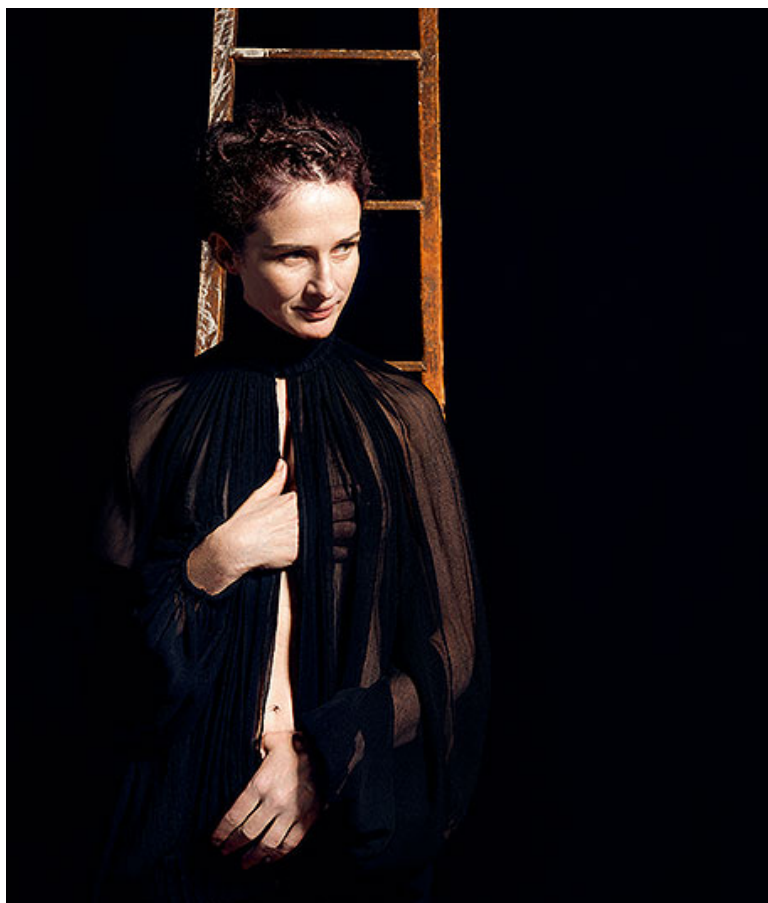


Date : 26/01/13

Claire Diterzi : "Où est-il écrit que la chanson doit être 'facile' ?"

par Valérie Lehoux - Télérama n° 3289



Claire Diterzi. © Antoine Legrand pour Télérama

## **a** Évaluation du site

Site officiel de Télérama. Il propose des fiches descriptives et des critiques de programmes téléés, de films, de livres, de disques, de spectacles...

**Cible**  
Grand Public

**Dynamisme\*** : 60

\* pages nouvelles en moyenne sur une semaine

En 2010, elle fut la toute première auteure-compositrice-interprète admise à la très prestigieuse villa Médicis. Ce qui fit grincer des dents : des représentants de la musique contemporaine adressèrent une lettre ouverte de protestation au ministre de la Culture (1), tandis que sur le Net la polémique se doublait d'insultes... Réactions d'autant plus curieuses que Claire Diterzi est à l'inverse de la facilité : une tête chercheuse qui ose décroquer, innover, se mettre en danger. Elle est même sans doute l'artiste la plus singulière et la plus audacieuse de la chanson française. Il y a dix ans, bien avant que cela ne soit à la mode, elle quitta le circuit tout tracé du « disque-promo-tournée » pour partir sur les routes avec le chorégraphe Philippe Decouflé – au risque de brouiller les pistes médiatiques, et de fragiliser sa carrière de chanteuse. En 2006, elle sortit Boucle, album solo de pop électro envoûtant et gonflé, bousculant les codes de la chanson. En 2008, elle signa Tableau de Chasse, disque entièrement inspiré d'oeuvres d'art qu'elle présenta enrichi d'une scénographie, et de vidéos. Deux ans plus tard, avec le metteur en scène Marcial Di Fonzo Bo, elle monta un spectacle iconoclaste, autant musical que visuel, sur la révolutionnaire allemande Rosa Luxemburg. Un parcours hors du commun, pour une personnalité qui l'est tout autant ; une autodidacte issue du punk-rock, qui refuse les compromissions. Une fois de plus, son Salon des Refusées, fruit de sa résidence à la **villa Médicis**, étonne et détonne : dans un écrin musical presque médiéval, elle s'y livre, accompagnée d'une viole de gambe...

Votre dernier album s'intitule Le Salon des refusées. Une allusion à la polémique qu'avait suscitée votre admission à la **villa Médicis** ?

Bien sûr, mais pas seulement. En automne 2010, quand pour la première fois j'ai mis les pieds dans l'arène, je n'étais pas très à l'aise. J'ai garé ma voiture, pleine de mes cartons et de mes guitares, juste en face de la villa. Puis j'ai visité, le grand salon, le salon des pensionnaires... Tout de suite, j'ai senti que régnaient sur cet endroit beaucoup de fantômes, et qu'ils allaient me confronter aux miens. Notamment à tous ceux qui, dans ma vie amoureuse, familiale ou professionnelle, m'avaient trahie. Cette prise de conscience fut un choc. Et dès la première heure, ce titre, Le Salon des Refusées, m'est venu à l'esprit.

« La **villa Médicis** a quelque chose de féodal : c'est un château, avec un directeur qui est un peu le seigneur régnant sur un fief... »

Vous vous attendiez aux polémiques ?

Pas du tout ! Au départ, je les ai même prises un peu à la rigolade. Puis j'ai voulu comprendre. Sans généraliser, je pense que le milieu de la musique contemporaine connaît très mal celui de la musique amplifiée. Ce n'est pas parce que j'ai un micro devant la bouche que je suis Lara Fabian, Hélène Ségara ou Céline Dion ! Je ne monte pas sur scène pour divertir les gens... Je ne fais qu'une chose : descendre en moi-même, le plus honnêtement possible, pour y chercher des réponses à mes manques, à mes carences. Ce n'est pas facile, ni à vivre, ni à faire. En travaillant sur le format de la chanson, j'ai constamment l'impression de résoudre des équations : il faut que l'idée colle à la forme, que le texte rime, que la langue se fonde dans le rythme, que les mots se moulent dans la mélodie, que les sonorités correspondent à la hauteur de ma voix, etc. Je me donne un mal de chien. Ce Salon des refusées, j'ai mis deux ans à l'écrire.

Vous n'êtes pourtant restée qu'un an à la villa...

En arrivant, j'ai été assaillie de doutes : suis-je vraiment à la hauteur ? Suis-je un imposteur ? Ou même une « pute qui a pris la place de quelqu'un d'autre », comme j'avais pu le lire sur certains blogs (j'écris des textes sensuels qui parlent du désir et de la sexualité ; on m'a donc traitée de tout...). Et puis la villa a quelque chose de féodal : c'est un château, avec un directeur qui est un peu le seigneur régnant sur un fief... Comment moi, la roturière, la fille d'ouvrière, j'allais y trouver ma place ? Durant les six premiers mois, je me suis souvent sentie illégitime. Suspecte. J'y ai perdu mes certitudes, en tant que femme, mère, artiste. Je ne savais même plus faire une chanson ! J'étais comme un rat de laboratoire livré à lui-même. Plus j'avancais, plus de nouvelles questions survenaient... Alors, j'ai écrit par bribes. En revenant à Paris, il a fallu que je me rassemble. Cela m'a pris un an.

video : <http://www.telerama.fr/musique/claire-diterzi-o-est-il-crit-que-la-chanson-doit-tre-facile,92418.php>

Le Roi des forêts, extrait de son nouvel album Le Salon des refusées.

Vous dressez un bilan négatif de la villa ?

Au contraire ! J'y ai même, finalement, très bien trouvé ma place. La villa est une bulle d'imaginaire et de magie, qu'il est important de préserver. Certains utilisent leur séjour là-bas comme une parenthèse, pour se nourrir et absorber toute la beauté de Rome. Moi, je ne sais pas faire, on ne m'a pas appris. Je suis une femme du dedans, une casanière qui travaille tout le temps. Ce que j'aime, ce sont les échanges, les discussions dans un cocon. En m'arrachant à ma tranquillité affective et familiale, j'avais accepté de me fragiliser ; mais je savais par expérience que cela pourrait être bénéfique. A la villa, j'ai en effet rencontré des gens formidables : le romancier Patrice Pluyette, le flûtiste Magic Malik, la scénariste Caroline Deruas... Surtout, cette expérience m'a changée : j'ai vu resurgir de vieux dossiers que je n'avais pas réglés. Je me suis plongée dedans, et ils sont devenus la matière de mon disque. Parmi ces dossiers, il y avait celui de mon père. Il est parti quand j'avais 5 ans.

« Ma mère ne parlait pas beaucoup, c'était une huître. Mais c'était une belle personne, gentille, qui se battait. »

Votre mère vous a élevée seule ?

Oui. J'ai beaucoup de respect pour elle. Elle était ouvrière d'usine, elle a eu trois filles en l'espace de cinq ans. Nous nous sommes retrouvées en clan, toutes les quatre, dans une HLM du nord de Tours. Nous avons enfoui l'absence du père, comme le font tous ceux à qui il manque quelque chose — on vit, avec une pièce du puzzle en moins. Ma mère ne parlait pas beaucoup, c'était une huître. Mais c'était une belle personne, gentille, qui se battait. Elle a tout assumé, en nous élevant à la dure, mais en nous préservant de ses galères. Elle m'a laissé une infinie liberté dans mes choix, elle m'a transmis sa confiance. Son silence m'a amenée à me remplir.

Quelle enfant étiez-vous ?

La nuit, je faisais des crises d'angoisse telles que j'en vomissais ; la chanson Clair obscur, sur le dernier disque, fait en partie allusion à cela. Pourtant, j'ai le souvenir d'une enfance joyeuse : nous étions très proches avec mes soeurs. Nous nous sommes construit un univers plein

d'humour, nous ne faisons que rire et jouer. Pour moi, cette grande complicité fut le ciment de tout.

Vous n'avez pas grandi dans les livres ou les disques...

Non, quoique... Ma mère ouvrait à tous les représentants qui frappaient à la porte : elle leur achetait des aspirateurs ou même des bibles, quand c'était les Témoins de Jéhovah ! Un jour, elle a acheté une encyclopédie sur la vie des grands peintres. J'avais 7 ou 8 ans, et ça m'a fascinée. Je connaissais presque tout par coeur. Est-ce à cause de cela ? Plus tard j'ai fait un bac artistique, des études d'histoire de l'art, et j'ai été prof de dessin. Ceci dit, ce sont surtout des cousins, qui habitaient près de Paris et qui m'accueillaient pendant les vacances, qui m'ont transmis le virus artistique. Ils m'ont fait découvrir Kate Bush – quelle chanteuse ! La cadette faisait de la danse classique, et j'en ai fait, moi aussi, pendant dix ans. Ce fut ma première issue de secours. Les deux plus grands m'ont appris à jouer de la guitare. Leurs parents faisaient partie d'une troupe de théâtre amateur...

« Vers mes 10 ans je suis allée au grand théâtre de Tours : je me rappelle encore l'odeur, la chaleur, la beauté du plateau... »

Cela vous faisait rêver ?

J'étais très envieuse de cet environnement. La première fois que j'ai mis les pieds dans un théâtre, c'était avec eux. Je me suis tout de suite sentie dans mon élément. Puis, vers mes 10 ans, pour danser, je suis allée au grand théâtre de Tours : je me rappelle encore l'odeur, la chaleur, la beauté du plateau, les puissantes sources de lumière, les immenses pendillons de velours noir... Depuis, je n'ai plus cessé de rechercher cela. Et la chaleur d'une troupe. D'autant qu'après l'adolescence, je me suis éloignée de mes soeurs, chacune a fait sa vie. J'ai eu besoin d'être adoptée par une nouvelle famille. Je l'ai trouvée avec mon équipe, qui est ma force : Etienne Bonhomme, le batteur ; Cédric Grouhan, le régisseur ; et François Gouverneur, l'ingénieur du son. Ils tiennent et maintiennent chez moi le désir de repartir en tournée.

Quand est venue l'envie de faire de la musique ?

Quand je me suis émancipée, vers mes 15-16 ans. Au lycée, un prof de dessin m'a fait écouter le violoncelliste Tom Cora, la chanteuse tchèque Iva Bittová (qui reste ma préférée), le percussionniste Pavel Fajt... Je me branchais aussi sur une radio locale qui diffusait de la pop anglo-saxonne, The Woodentops, The Ex... Avec quelques copains, nous avons monté un groupe : les Forquette mi Note. C'était la grande époque du rock alternatif, fin 1980, début 1990. Tout était basé sur l'énergie. Si j'ai fait une crise d'ado, elle est là ! Nous avons beaucoup tourné, joué dans des lieux improbables comme des usines désaffectées. J'ai vu les plus beaux squats d'Europe, à Berlin, Hanovre, Rotterdam... J'adorais la petite vie qui s'organisait dans ces endroits recyclés. J'y retrouvais l'esprit de partage que j'avais connu avec mes soeurs. Sauf qu'au bout de neuf ans, j'ai eu envie de grandir : j'ai foutu la merde dans le groupe et je suis partie. Il fallait que je me réalise.

video : [http://www.youtube.com/watch?v=XI17fK44Ems&feature=player\\_embedded](http://www.youtube.com/watch?v=XI17fK44Ems&feature=player_embedded)

Forguette Mi Notte, Procrastination, extrait de l'album Cruciforme (1994)

Comment passet-on des concerts dans des squats, aux spectacles théâtralisés sur des scènes nationales ?

J'ai une carrière boule de neige, où rien n'est prémédité : je suis allée où on voulait de moi. En 2003, le metteur en scène Alexis Armengol m'a demandé de venir faire la musique de sa pièce Iku, et de la jouer en live. Philippe Decouflé a vu la pièce et m'a engagée pour faire à peu près la même chose sur son spectacle Iris – pendant deux ans, je suis partie avec lui et sa troupe, j'accompagnais les danseurs en improvisant. La cinéaste Anne Feinsilber a vu Iris, et m'a demandé de composer la BO de son film, Requiem for Billy the Kid – entre-temps, j'avais sorti deux albums solo. Puis le metteur en scène Marcial Di Fonzo Bo a entendu la musique de Billy the Kid, et m'a proposé un spectacle sur Rosa Luxemburg.

Vous vous êtes reconnue dans le personnage de Rosa ?

Je ne me permettrais jamais de me comparer à elle : c'était une intellectuelle, et je suis un animal. Mais cette femme m'a plu tout de suite. Elle, comme moi, sommes sur pied en résistant à un certain nombre de choses, et d'abord à la lâcheté. A cette époque, j'étais en plein divorce. Ce spectacle fut une révolution personnelle, une parade flamboyante, un cri de guerre retentissant ! Je crois qu'avec Marcial, nous avons monté un spectacle total où la chanson, le récit, le théâtre, s'enchaînaient vraiment bien.

video : [http://www.youtube.com/watch?feature=player\\_embedded&v=vXNvNbfVF-8](http://www.youtube.com/watch?feature=player_embedded&v=vXNvNbfVF-8)

Rosa la Rouge, extrait de l'album tiré du spectacle Rosa la Rouge.

Aujourd'hui, vous proposez un concert très dépouillé. Virage à 90 degrés !

J'ai voulu mettre le texte en avant. Sans me cacher. Musicalement, j'avais déjà travaillé avec une viole de gambe, et elle s'est imposée comme une évidence. J'ai aussi essayé de faire sonner ma guitare comme un luth. Ces chansons semblent provenir d'une période non résolue.

Elles ne sont pas d'un abord facile...

Où est-il écrit que la chanson doit être forcément « facile » ? Je n'ai pas aimé Les Demoiselles d'Avignon au premier regard ; il a fallu qu'on m'explique que Picasso avait voulu représenter une femme de dos, de profil, de face et de trois quarts en même temps... Il a tellement cherché, qu'on peut bien se donner la peine d'essayer de le comprendre, non ? J'aborde la chanson la même façon. Mais mon disque déborde de sentiments et d'authenticité, je me demande en quoi il n'est pas facile.

« Trop souvent, on admet que la chanson puisse être une expression un peu "con-con". »

Le son est rugueux. On n'entend pas beaucoup de viole de gambe à la radio...

C'est sûr. Nous avons les oreilles conditionnées, et c'est un problème. Les FM, la télé, la Star Académie ont fait des ravages : on crée une vedette de toutes pièces, et une fois que le public se sent familier avec elle, on se demande ce qu'elle va chanter ! C'est la surenchère de la facilité, de la vulgarité et du mercantilisme. Trop souvent, on admet que la chanson puisse être

une expression un peu « con-con », aseptisée, juste sympathique. Le public se rassure en allant écouter ce qu'il a déjà entendu à la radio ou vu à la télé... Je refuse ce système. Je ne sais pas si la chanson est un art, mais je la pratique comme tel.

C'est-à-dire ?

Elle est synonyme de recherche, personnelle et artistique : j'extrait un pauvre caillou du fond de mes tripes, je le polis pendant des mois jusqu'à ce qu'il devienne une petite pierre précieuse, et quand j'en ai plusieurs, j'en fais un collier, un projet, un disque, un spectacle. C'est un questionnement permanent, une douleur ; et en même temps, une conviction et un combat. L'art doit susciter une émotion, bousculer, forcer le regard à changer, et non pas broser les gens dans le sens du poil. Si demain, je me fais encore insulter parce que la viole de gambe dérange, tant mieux ! Cela étant, il est vrai que je tourne dans un réseau de théâtres et de scènes nationales où beaucoup de spectateurs sont des abonnés : ils viennent, sans forcément connaître. Ils aiment découvrir. La contrepartie... c'est que personne ne reprend en chœur le refrain avec moi !

Depuis quelque temps, Jeanne Cherhal, Camille, Nosfell, Delerm, entre autres artistes, travaillent aussi avec des metteurs en scène ou des chorégraphes...

C'est vrai. Beaucoup d'artistes cherchent à respirer, à sortir du parcours convenu. C'est sans doute le contre-effet de la vulgarisation dont je parlais tout à l'heure : on essaie de se singulariser en retrouvant la noblesse qui subsiste ailleurs, dans le théâtre par exemple. C'est intéressant. Et ce qui est amusant, c'est que moi qui suis partie avec Decouflé à une époque où aucun chanteur ne le faisait, je prends le chemin inverse : je reviens à une forme de chanson plus intérieure. C'est ce dont j'ai besoin aujourd'hui. A chacun de se trouver.

Vous avez déjà songé arrêter ?

Oui, car il est toujours très douloureux d'écrire des chansons. Mais ce métier me sauve la vie puisqu'il me permet d'allier des choses dont j'ai un grand besoin : l'amour, la solitude, et la parole. C'est pour cela que je n'ai pas voulu être danseuse, prof, ou travailler dans les arts graphiques. J'ai essayé tous ces métiers, j'ai cherché la forme d'art qui me correspondait le mieux, j'ai trouvé la chanson. Le miracle, c'est de pouvoir continuer à faire ce que je veux, sans avoir de poids commercial. Au fond, mon insuccès me protège peut-être : il m'aide à ne pas devenir trop arrogante. Ni feignante.

Claire Diterzi en sept dates

1971 Naissance à Tours de Claire Touzi Dit Terzi.

1987 Création des Forguette Mi Note.

2006 Album solo Boucle, grand prix de l'Académie Charles-Cros.

2008 Album solo Tableau de chasse, entièrement inspiré d'œuvres d'art.

2010 Rosa la Rouge, avec Marcial Di Fonzo Bo, Prix du meilleur **compositeur** de musique de scène.

2010 Première chanteuse admise à la **villa Médicis** .

2013 Le Salon des refusées, album et spectacle.

(1) Ils dénonçaient son admission, ainsi que celle du flûtiste de jazz Magic Malik, à leurs yeux déjà médiatisés, et ayant « un pied dans l'industrie musicale ». S'ensuivit une contre-pétition, signée notamment par le compositeur Thierry Lancino, le musicien Rodolphe Burger, les écrivains Leslie Kaplan, François Bon, Olivier Adam, le médecin Catherine Dolto...

À écouter :

**fff**

Le Salon des Refusées 1 CD Naïve

À voir : Le Salon des Refusées Le 2 février à Béthune, le 5 à la Cité de la musique, Paris 19e, les 7 et 8 à Ivry-sur-Seine, le 23 mars à Champignysur-Marne.